

LE JOURNAL DE GUIGNOL

« Qui s'y frotte s'y cogne! »



RÉPUBLICAIN, SATIRIQUE, HUMORISTIQUE ET LITTÉRAIRE

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

VENTE EN GROS

chez Mme Veuve MELIN
Rue Quatre-Chapeaux Lyon

ADMINISTRATION & RÉDACTION

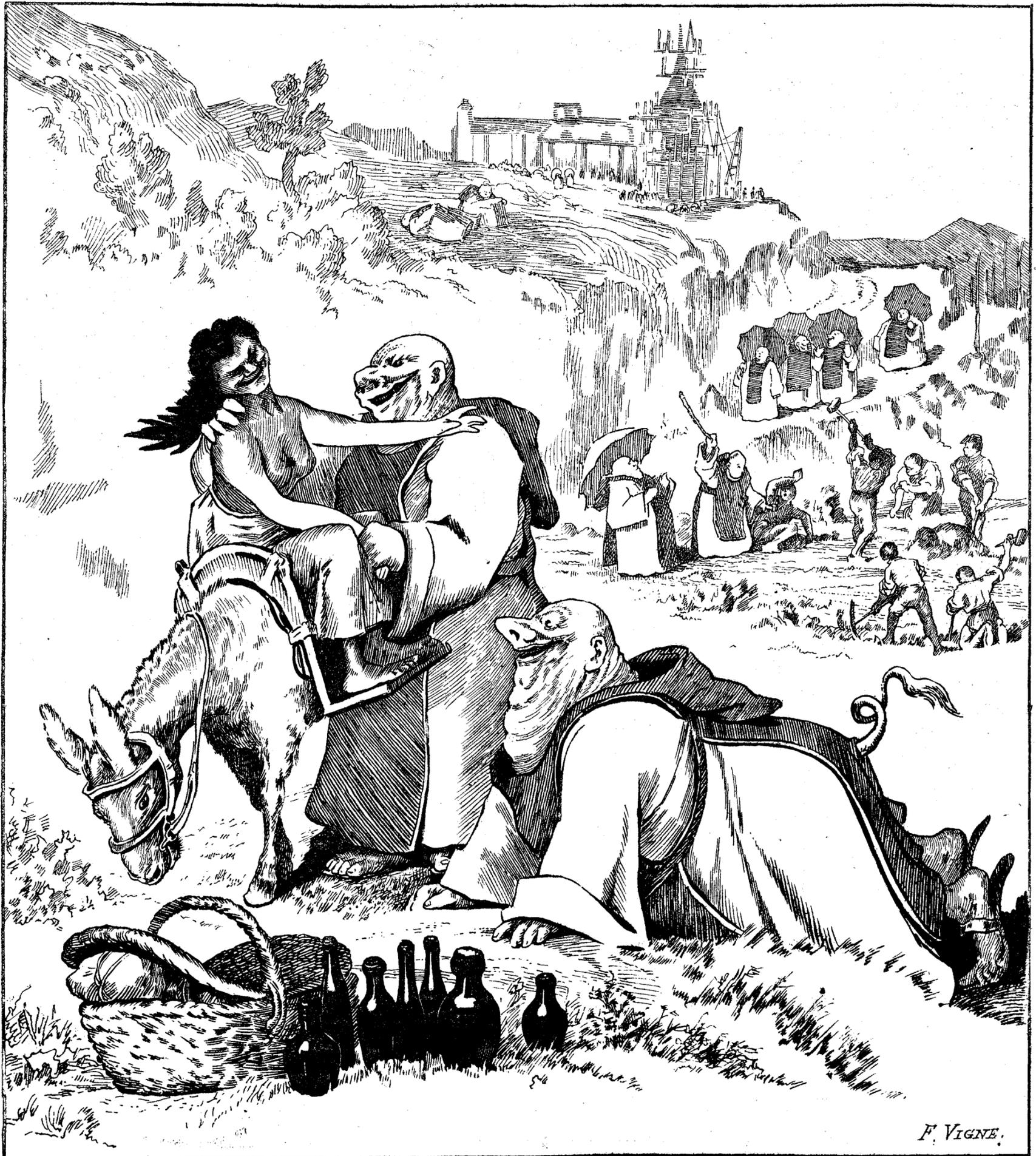
LYON. — Rue Cavenne, 20. — LYON

Avis. — La Direction du Journal de Guignol décline toute responsabilité de correspondances n'émanant pas d'elle et sans le timbre du Journal. De même elle ne tiendra compte des communications qui ne seront pas adressées exclusivement au bureau du journal, 20, rue Cavenne, à Lyon.

ABONNEMENTS : 7 fr. par an. (Prix unique)

Les Annonces sont exclusivement reçues } AGENCE CENTRALE de PUBLICITÉ
7, rue Quatre-Chapeaux
ou au Bureau du Journal

LES MOINES A MADAGASCAR



F. VIGNE.

INTERVIEW D'UN MOINE. — Nous irons à Madagascar à condition que l'on nous donne : du terrain, de l'argent, des grains, des soldats sur pied de guerre et le pouvoir de réquisitionner des indigènes.



LES

Moines à Madagascar

GUIGNOL. — Ah! la là, que vois-je ? qu'entrevoiges et qu'asperges ? Gnafron dans une pelure de moine !

GNAFRON. — Eh ben, quoi que tu veux, ma vieille, on fait ça qu'on peut, on est jamais maître de soi sous la culotte des cieux.

GUIGNOL. — Profanation de la dersonation, c'esse pas possible, un ivrogne comme toi dans les ordres !

GNAFRON. — T'emballer pas, Chignol, je vas te jabotasser un brin la chose par laquelle j'ai endossé c'te pelure. Magine-toi que les affaires sont z'en chomance depuis queque temps, les regrolages vont pas, on se fait plus remettre de talon à ses croquenods, c'esse la mode des écrase... chose, te sais.

GUIGNOL. — Va toujours, je le sent.

GNAFRON. — Alorsse pour lorsse, j'ai reluqué dans les journalos que M. Larroche, gouverneur general de Tananarive s'avait adressassé aux trappistes pour faire la colonisation de l'île et commencer les travaux abricoles. Alors ! te comprends, ma vieille, entre nous, je sus pus bon à rien, je vaux pas deux sous de melette, j'ai feni de bien faire quoi ; je me sus dit comme ça : mon pauvre vieux, t'as pas pu garder la queue d'une poire pour la soif, y te reste pus qu'a rentrer à Albigny.

Je vas te trouver pour te faire mes adieux et te prier de m'envoyer de temps en temps queques sous et un paquet de tabac. T'étais absent depuis huit jours et turellement je te trouve pas. Alorsse pour lorsse, je m'assis sur un banc du quai St-Antoine pour reposer un peu mes fumerons et j'achète un journal.

Je vitre : nouvelles de Madame Oscar ; je lis et j'apprends qu'on allait envoyasser de moines là-bas. Je me dis : Gnafron t'as z'assez souffert sur la terre, change de peau. Je prends ma course, je m'engage dans le fourbi, et me voilà z'un vrai trappiste.

GUIGNOL. — Tiens je te renies pouah ! tu me dégoutes !..

GNAFRON Oh ! te m'enmielles à la fin des fins, mais te comprends donc pas que c'esse dans le paradis terrestre que je sus t'entré ; aussi arreluque mon ventre s'y s'rroundit.

GUIGNOL. — Mais te liches que d'eau pannée et de croûtes de pain, et ça t'engraisse comme ça.

GNAFRON. — On vitre ben que te n'en connais pas le premier mot. Primo : dans le monastoc en terre, y a z'un règlement que veux qu'on se norrisse d'alégumes de lait, de pain et de sel.

GUIGNOL. — Ça que ça doit donner soif, à toi surtout.

GNAFRON. — Laisse-moi donc fenir. Le règlement dit qu'on doit se levasser la nuit pour aller à matines.

GUIGNOL. — Matin !

GNAFRON. — Non, matines...., on doit, quand z'on esse entrassé dans c't'ordre-là, dire adieu z'au monde, à ses pompes, à ses œuvres, on ne doit pus s'occuper que des héritages si n'y en a, à seule fin d'en faire profitasser la cambuse s'y a moyen.

GUIGNOL. — Te me remémores une affaire comme ça que m'esse arrivée, je devais faire un héritage supercocanchique d'un oncle vénérable, un vieux curé de campagne, tout ça qu'y avait de pus honnête homme, te comprends ?

GNAFRON. — Continue, te m'intéresses.

GUIGNOL. — L'oncle en question m'avait dégoisé la chose, bref, j'étais son héritier. Mais c't'oncle-là avait z'un frère, supérieur d'un couvent espatrouillant, et qu'ayant z'appri sa maladie, avait viendu vitrer son frère et ses péculiaux avant qu'y casse sa pipe. J'ai jamais pu comprendre comment qu'y s'y esse prit, mais quand le pauvre oncle esse défunté, j'avais pas un radis.

GNAFRON. — Y l'avait hypnotoisé indubitablement.

GUIGNOL. — Nutile d'ajoutasser que le moine en question esse devenu nommé à un poste supérieur, il quitta la France. Bref, quand y fut cané, je m'adresse au supérieur de toutes les barques en question, que me répons que les trappes étant autonomes se gèrent d'elles-mêmes, et qu'y fallait, m'adressasser là-bas, ça que veux dire en bon français : va-t'en voir s'y viennent, Jean, pas vrai ?

GNAFRON. — C'est pour ça qu'on y appelle trappe ; ceux qui s'y font bicher n'en sort plus. Et y avait beaucoup d'argent pour c't'héritage ?

GUIGNOL. — Cinquante à soixante mille francs, ma vieille.

GNAFRON. — Oh ! la la, qu'on aurait pu en boire de cemptotes.

GUIGNOL. — Pas du tout, mais j'aurai pu faire mon établissement chicnosoplifique et pas turbiner comme j'ai fait jusqu'à présent ; enfin ça z'été adroitement escamotassé.

Aussi, c'est pourquoi, maintenant je disais, y me reste reusement l'ami Gnafron, je l'y compterais mes peines et y me consoleras, et patatras, v'la que te t'enroles dans la bande à trappe, je veux pus te voir, brrrrrr.

GNAFRON. — Que t'esse bugnasse, tout de même, je te jabotais t'à l'heure, qu'on buvait d'eau pannée et de laitérie, te pas ? Mais c'est z'au couvent ça. Mais dehors c'est z'une autre paire de manches. Dedans, on suit le règlement, mais comme on est pus souvent dehors que dedans, on le suit pas ; et quand z'on voyage on se fait du lard.

GUIGNOL. — Veinard, enfin te me répugnes quand même. J'y aurai jamais cru, mais alorsse te vas partir pour Madamoscar ?

GNAFRON. — Fatement, y a M. Larroche que nous y a proposé, mais on s'a fait tirer l'oreille ; et on en brûle d'envie z'entre nous ; on demande un peu plus de biscuit et de garanties sariuses, te comprends.

GUIGNOL. — Toujours la monnaie, pas vrai ?

GNAFRON. — C'est le nerf de la civilisation, ma vieille !

GUIGNOL. — Y parait qu'on va vous donner de sordats, à ce qu'on m'a jaboté.

GNAFRON. — De sordats, de z'hommes, de femmes.

GUIGNOL. — De femmes ! mais c'esse défendu chez vous ?

GNAFRON. — Oui, chez nous, mais en campagne !

GUIGNOL. — Farceurs va, y va s'en passer de drôles. Ça que je peux pas me fourrer dans la jugeotte, moi, c'est qu'on donne ces sordats, des vrais, pour soutenir et appuyasser de sampillerie pareille, ça z'a toujours existasser : ça existera toujours, on travaille, on turbine pour les autres, on leur z'y retire tout le temps les marrons du feu.

GNAFRON. — Mais te comprends pas ?

GUIGNOL. — Mais si que je comprends que voilà des gones qu'ont renié père et mère, famille, patelin et patrie, des gones qu'ont si tellement de fautes à se reprochasser qu'y leur faut toute leur existence pour faire leur propre salut, que se moquent de Pierre et de Paul, que sarvent aussi bien la Republique que le roi, l'empereur que la révolution, et le gouvernement va leur sacrifier de vrais gones de France, de fils des vieux républicains, pour la plus grande gloire de leur ventre et de leur bourse. Pas de ça, ma vieille, y a trop longtemps que ça dure. Le temps du jésuitisme esse passé, aveque l'électricité et les becs Brüner, Syssoyeff et autres on voit clair, avec la lumière cathodique, on vitre au travers des pelures de moines, et sais-tu ça qu'on y arreluque aveque c'te nouvelle lumière.

GNAFRON. — J'y sais pas.

GUIGNOL. — Et ben, mon vieux, on y arreluque un cœur de bronze et de pierre le reste vient pas dans l'épreuve.

GNAFRON. — T'as pas feni aveque ta morale moralisante, j'y comprends rien, te me jabotes de lumière cathodique aveque laquelle on arreluque le soir dans ses entrailles ça qu'on a mangé le matin, te deviens maboule. Tout ça que je sais, c'est que je vas z'être obligé de te faire mes adieux, faut que je rentre (ils s'embrassent).

GUIGNOL (pleurant). — Ma pauvre vieille, jamais j'aurais cru que t'aurais evu une fin finale si malheureuse.

GNAFRON (pleurant). — Pleures pas Chignol, hi, hi, hi, te me changes en fontaine Vallace, adieu, adieu.

GUIGNOL. — Te m'écriras ?

GNAFRON. — Oui, ma vieille, adieu. (Il part).

GUIGNOL. — Allons, pus d'amis, y me l'ont ratiboisé, marquait-t'y mal avec son pif couleur groseille, et sa tonsure sur le caillou, c'est z'égal, c'était z'un chouette gone ; et jamais j'aurai cru qu'y gobe l'hameçon, qu'y s'encaille comme ça, ça qu'on a du l'enjo-lasser c'esse rien de le dire.

.....
GUIGNOL (rentrant chez lui rencontre Cadet et Titi sur le carré.

— Tiens, c'est Titi, c'est Cadet.

CADET. — Oui, que c'esse nous vraisemblablement, nous venons te demander des nouvelles de Gnafron.

TITI. — Où diable a-t-il passé depuis huit jours ?

GUIGNOL. — Il esse défunté.

CADET ET TITI. — Cané ?

GUIGNOL. — Cané pour le monde et les frangins ; il esse moine !!!

CADET. — Oh ! c'te blague ?

TITI. — Te nous l'a fait à l'oseille, Chignol.

GUIGNOL. — Non, mes belins, je l'ai quittassé y a mêmement pas deux heures, et y m'a fait ses adieux, y fait sa partance pour Tananananarive.

CADET. — Et te l'as pas empêché ?

TITI. — Il a pour sûr z'une iragne qui le travaille.

GUIGNOL. — M'en parlez pas, j'en sus tout bouligué ; faut qu'y soye devien du subitement ramolli ou gaga. Eh ben ! vrai, z'entre nous, jamais j'aurais cru ça de Gnafron, y faut qu'y soye survien du, queque chose d'espatrouillant dans sa jugeotte pour qu'y se soye livré à de z'extrémitances pareilles. (On entend un bruit de pas dans l'escalier). Tiens, qui c'est que monte, arreluque donc, Cadet !

CADET. — C'est Gnafron !

GUIGNOL ET TITI. — Gnafron, en moine !

CADET. — Non, en pékin.

TOUS. — Pas possible !

GNAFRON (entrant). — Ouf ! Oh ! la la, mes pauvres t'amis, je sus dépontelé.

GUIGNOL. — Mais qu'est-ce qui t'arrive ? Je te quitte en moine et te reviens en pékin, t'avais pourtant renoncé à Satan, à ses pompes et à ses œuvres ?

GNAFRON. — Laisse-moi soufflasser et je te dégoiserai tout...

Magine-toi que quand je t'ai quittassé t'à l'heure, je rencontre le frère Poirinus et on se met à causasser tous les deusses ; je lui z'y demande des renseignements sur Madamoscar, ça qu'on y fait là-bas, teetera. Eh ben y m'en a dit de drôles. Y parait que c'est pas nous que travaillent on se sert des hydrogènes de l'endroit, qu'on fait marcher à grand coups de trique ; on conte fleurettes aux fenons du pays, on amasse de péculiaux au dépend des autres, teetera. Enfin si tellement de z'atrocitances que j'en ai pas entendu d'avantage, j'ai pris mes claques et mes cliques, j'ai couru au monastoc en terre j'ai demandé au portier ma vieille pelure, histoire de la faire dégraisser, je sus rentré dans une allée, j'ai changé de frusques et je viens de leur z'y renvoyer les autres par un commissionnaire. Quand à moi j'en ai assez.

GUIGNOL. — Viens dans mes bras, vieux frangin, (ils s'embrassent). Mais aussi ça m'étonnait, toi un si honnête homme, sanger subitement comme ça, je pouvais pas en revenir, enfin te voilà. Nous vont fêter z'enfants le retour de l'enfant prodigue, nous vont z'aller au café Riche, je paie une tournée chicnosoplifique et substantielle.

GNAFRON. — Mais, panosse, aveque des frusques si froissée que les miennes

Feuilleton du Journal de Guignol (8)

MANON LESCAUT

PAR L'ABBÉ PRÉVOST

D'un autre côté, je ne l'avais presque pas perdu de vue depuis que nous étions à Paris. Occupations, promenades, divertissements, nous avions toujours été l'un à côté de l'autre, mon Dieu ! un instant de séparation nous aurait trop affligés. Il fallait nous dire sans cesse que nous nous aimions ; nous serions morts d'inquiétude sans cela. Je ne pouvais donc imaginer presqu'un seul moment où Manon pût s'être occupée d'un autre que moi.

A la fin je crus avoir trouvé le dénouement de ce mystère. M. de B..., dis-je en moi-même, est un homme qui fait de grosses affaires et qui a de grandes relations ; les parents de Manon se seront servis de cet homme pour lui faire tenir quelque argent. Elle en a peut-être déjà reçu de lui ; il est venu aujourd'hui lui en apporter encore.

Elle s'est fait sans doute un jeu de me le cacher, pour me surprendre agréablement. Peut-être m'en aurait-elle parlé si

j'étais rentré à l'ordinaire, au lieu de venir ici m'affliger. Elle ne me le cachera pas du moins lorsque je lui en parlerai moi-même.

Je me remplis si fortement de cette opinion, qu'elle eut la force de diminuer beaucoup ma tristesse. Je retournais sur le champ au logis. J'embrassai Manon avec ma tendresse ordinaire. Elle me reçut fort bien. J'étais tenté d'abord de lui découvrir mes conjectures, que je regardais plus que jamais comme certaines ; je me retins, dans l'espérance qu'il lui arriverait peut-être de me prévenir, en m'apprenant tout ce qui s'était passé.

On nous servit à souper. Je me mis à table d'un air fort gai ; mais à la lumière de la chandelle, qui était entre elle et moi, je crus apercevoir de la tristesse sur le visage et dans les yeux de ma chère maîtresse.

Cette pensée m'en inspira aussi. Je remarquai que ses regards s'attachaient sur moi d'une autre façon qu'ils n'avaient accoutumé. Je ne pouvais démêler si c'était de l'amour ou de la compassion, quoiqu'il me parût que c'était un sentiment doux et languissant.

Je la regardai avec la même attention ; et peut-être n'avait-elle pas moins de peine à juger de la situation de mon cœur par mes regards. Nous ne pensions ni à parler ni à manger.

Enfin je vis tomber des larmes de ses beaux yeux ; perfides larmes ! « Ah Dieu ! m'écriai-je, vous pleurez, ma chère Manon : vous êtes affligés jusqu'à pleurer et

vous ne me dites pas un seul mot de vos peines. Elle ne me répondit que par quelques soupirs qui augmentèrent mon inquiétude. Je me levai en tremblant ; je la conjurai, avec tous les empressements de l'amour, de me découvrir le sujet de ses pleurs, j'en versais moi-même en essayant les siens ; j'étais plus mort que viv.

Un barbare aurait été attendri des témoignages de ma douleur et de ma crainte.

Dans le temps que j'étais ainsi tout occupé d'elle, j'entendis le bruit de plusieurs personnes qui montaient l'escalier. On frappa doucement à la porte. Manon me donna un baiser ; et, s'échappant de mes bras, elle entra rapidement dans le cabinet, qu'elle ferma aussitôt sur elle.

Je me figurai qu'étant un peu en désordre, elle voulait se cacher aux yeux des étrangers qui avaient frappé. J'allai leur ouvrir moi-même. A peine avais-je ouvert, que je me vis saisir par trois hommes que je reconnus pour les laquais de mon père. Ils ne me firent point de violence ; mais ceux d'entre eux m'ayant pris par les bras, le troisième visita mes poches, dont il tira un petit couteau qui était le seul fer que j'eusse sur moi.

Ils me demandèrent pardon de la nécessité où ils étaient de me manquer de respect ; ils me dirent naturellement qu'ils agissaient par l'ordre de mon père, et que mon frère aîné m'attendait en bas, dans un carrosse. J'étais si troublé, que je me laissai conduire sans résister et sans répondre.

Mon frère était effectivement à m'attendre. On me mit dans le carrosse auprès de lui ; et le cocher, qui avait ses ordres, nous conduisit à grand train jusqu'à Saint-Denis. Mon frère m'embrassa tendrement ; mais il ne me parla point ; de sorte que j'eus tout le loisir dont j'avais besoin pour rêver à mon infortune.

J'y trouvai d'abord tant d'obscurité, que ne voyais pas de jour à la moindre conjecture.

J'étais trahi cruellement ; mais par qui ? Tiberge fut le premier qui me vint à l'esprit. « Traître ! disais-je, c'est fait de ta vie si mes soupçons se trouvent justes.

Cependant, je fis réflexion qu'il ignorait le lieu de ma demeure, et qu'on ne pouvait, par conséquent, l'avoir appris de lui.

Accuser Manon, c'est de quoi mon cœur n'osait se rendre coupable. Cette tristesse extraordinaire dont je l'avais vue comme accablée, ses larmes, le tendre baiser qu'elle m'avait donné en se retirant, me paraissaient bien une énigme ; mais je me sentais porté à l'expliquer comme un pressentiment de notre malheur commun, et, dans le temps que je me désespérais de l'accident qui m'arrachait à elle, j'avais la crédulité de m'imaginer qu'elle était encore plus à plaindre que moi.

Le résultat de ma méditation fut de me persuader que j'avais été aperçu dans les rues de Paris par quelques personnes de connaissance qui en avaient donné avis à mon père. Cette pensée me consola.

jamais j'oserai aller dans un café comme ça.

GUIGNOL. Et ben nous passerons chez le Tailleur Pauvre choisir une pelure d'attaque, ça traîne pas, on est saivi de suite allons, zou vous-y.

GNAFRON. — Z'enfants, si le cœur vous en dit viendez avec nous, et m'en voulez pas, avec le temps mes cheveux repousseront et ça z'y paraîtra pus; ça qui a de sûr c'est qu'on m'y repince-ra pas.

Jean GUIGNOL.

COUPS DE GRIFFES

On écrivait, récemment, de Genève, à notre confrère "Lyon Républicain":

« La Compagnie P.-L.-M. désespérant de voir accepter par le gouvernement français son incroyable traité d'octobre 1894, cédant gratuitement à l'Etat de Genève la gare Cornavin et le tronçon de Genève la-Plaine (un cadeau de 25 millions), vient de faire agrandir cette gare. La Compagnie P.-L.-M. l'a fait orner de l'écusson fédéral et des armoiries des vingt-deux cantons, en évitant avec soin d'y faire figurer les armes nationales qui, sans doute, dépareraient une gare française. Ce n'était pas la peine de révoquer M. Bernoux, puisqu'on imite son exemple.

Nous ne serions pas autrement étonnés que la puissante C^o pousât le patriotisme — helvétique — jusqu'à substituer à ses chefs de gare français des suisses... d'église, dont elle remplacerait la hallebarde par l'arbalète de Guillaume-Tell.

Le fronton de ses moindres stations serait orné de quelque gibus — ou 3,60 — appartenant à la garde-robe de M. Noblemaire, qu: les voyageurs réduits à la pénible extrémité de prendre le train, devraient saluer en passant — comme le légendaire chapeau de Gessler — selon l'antique formule: Ave César, morituri te salutant!... « Salut, César, ceux qui vont mourir te saluent!... »

Les buffets de son réseau seraient exclusivement approvisionnés de fromages authentiques de Gruyère et de Neuchâtel; les disques et signaux épars sur ses lignes ferrées actionneraient — en guise de sonneries — des phonographes jouant réglementairement l'air du Chalet;

Vallons de l'Helvétie!..

aussitôt qu'on les manœuvrerait.

Enfin, chaque voyageur serait rigoureusement isolé dans son wagon, de manière à l'obliger à « faire Suisse »; et la Cie P. L. M. — Procure-La-Mort — s'inspirant de sa naturalisation helvétique, ne conserverait de son ancienne patrie française, que la « garantie d'intérêts » de ses actionnaires: Pas d'argent, pas de Suisses!

Il est vrai, qu'en cas de guerre, nous pourrions utiliser tous ses nouveaux agents — recrutés dans les 22 cantons — comme sentinelles.

SÉBASTIEN GRIFFE.

VILAINS MASQUES

Notre attaché naval à Berlin, M. de Mandat-Grancey, aurait été rappelé pour avoir procuré à l'empereur d'Allemagne un morceau de bois recouvert d'une peinture dite « toile mouillée » qui a été reconnue, après expérience faites en France, comme la plus propre à dissimuler la présence des bâtiments de guerre sur l'horizon.

Je comptais d'en être quitte pour des reproches ou pour quelques mauvais traitements qu'il me faudrait essuyer de l'autorité paternelle. Je résolus de les souffrir avec patience, et de promettre tout ce qu'on exigerait de moi, pour me faciliter l'occasion de retourner plus promptement à Paris, et d'aller rendre la vie et la joie à ma chère Manon.

Nous arrivâmes en peu de temps à Saint-Denis. Mon frère, surpris de mon silence, s'imagina que c'était un effet de ma crainte. Il entreprit de me consoler, en m'assurant que je n'avais rien à redouter de la sévérité de mon père, pourvu que je fusse disposé à rentrer doucement dans le devoir, et à mériter l'affection qu'il avait pour moi. Il me fit passer la nuit à Saint-Denis, avec la précaution de faire coucher les trois laquais dans ma chambre.

Ce qui me causa une peine sensible fut de me voir dans la même hôtellerie où je m'étais arrêté avec Manon en venant d'Amiens à Paris. L'hôte et les domestiques me reconnurent, et devinèrent en même temps la vérité de mon histoire. J'entendis dire à l'hôte: « Ha! c'est ce joli monsieur qui passait, il y a six semaines, avec une petite demoiselle qu'il aimait fort. Qu'elle était charmante! les pauvres enfants, comme ils se caressaient! Pardi, c'est dommage qu'on les ait séparés. »

Je feignais de ne rien entendre, et je me laissais voir le moins qu'il m'était possible.

« Guillaume II aurait fait analyser la peinture remise par notre attaché, si bien que l'amirauté allemande connaîtrait aujourd'hui la nature de cette composition spéciale à la marine française. »

Vous pensez si Herbette était furieux de n'avoir pu rendre lui-même ce petit service au Sire Teuton, dont il se flattait, jusqu'à ce jour, d'avoir prévenu et satisfait les moindres desirs.

Où irions-nous, *bone Deus!* si les simples attachés s'arrogeaient ainsi le droit d'agir comme de véritables ambassadeurs et se rendaient aussi *persona grata* qu'iceux auprès des souverains étrangers? Eh bien, merci! nous serions dans de jolis draps... de « toile-mouillée »!

« Le *Don Mario* publie une lettre de son correspondant d'Afrique qui se montre pessimiste.

« Vaincus ou vainqueurs, dit-il, les plus grandes pertes seront toujours les nôtres. »

Allons, tant mieux; ce se a toujours autant de gagné par les amis de la paix, en Europe.

« D'après cette lettre, le général Baratieri aurait déclaré que le gouvernement est le seul responsable de la campagne actuelle, car il lui a marchandé les soldats et les canons.

« J'ai dû mendier des renforts, aurait-il dit, j'avais tout prévu! »

Mais, brav'général que vous êtes, la mendicité n'est-elle pas la marque distinctive de l'italien expatrié... et se livrant à l'étranger à la seule « industrie » florissante en son pays?

Il faut croire, d'ailleurs, que — comme la plupart des mendiants professionnels — vous aviez de l'argent de reste, puisque le bruit s'accrédite que vous auriez payé comptant à Mendelick, une rançon de trois millions de thalers pour la capitulation du lieutenant-colonel Galliano, à Makallé, avec tous les *deshonneurs* de la guerre!

Aussi lorsque nous lisons dans votre *Italia Militare* le vœu menaçant « que les Français soient plus scrupuleux envers les Italiens en Abyssinie et que la presse française soit réservée et impartiale comme le fut la presse italienne pendant la guerre franco-malgache », nous ne pouvons que vous répondre invariablement: — « Passez votre chemin, tas de *mendigios*, nous n'avons déjà que trop donné à vos familles de *tire-lignes*!... »

La « filature » du même *macaroni*:

« Dans les cercles bien informés de Rome, on croit pouvoir affirmer qu'un prince de la maison de Savoie partira avec les nouveaux renforts destinés à Massouah. On parle du duc d'Aoste. »

Nous lui souhaitons bien cordialement autant de succès qu'au prince anglais Henri de Battenberg dans sa « campagne » contre les Achantis!

« La colonie allemande assez nombreuse, qui réside à Porto-Alègre dans l'Etat de Rio-Grande du Sul, fonde (titre laconique) une *Antibandindobosentaschenbattenverein* ce qui signifie: *Société contre la mise des mains dans les poches des pantalons*.

« De nombreux membres ont adhéré à cette ligue de bon ton, quiconque en fait partie et se laisse surprendre avec les mains dans les poches est puni d'une

amende de 5 guinées et de 10 en cas de récidive. »

Quel dommage que les Allemands n'aient pas fondé cette Ligue en *Bocheland* même, un quart de siècle plus tôt! Nous aurions peut-être encore, dans nos poches, les cinq milliards qu'ils y ont *barbotés*.

Mais non, tout bien examiné, l'*Antibandindobosentaschenbattenverein* (ouf! quel machon de paille!) interdit bien à ses adhérents de mettre les mains dans leurs propres poches, mais non dans celles des autres.

« Dans le compte-rendu d'une des dernières séances du conseil général de la Guadeloupe, on trouve une protestation d'un des questeurs de l'Assemblée signalant les abus qui se font à la buvette du conseil général, dont le crédit s'épuise rapidement.

« Une proposition tendant à ce que l'on ne donne plus que de l'eau glacée fut mise alors aux voix et adopté à l'unanimité. »

Désormais, les guadeloupiens ne pourront plus douter que, si certains de leurs conseillers généraux se piquent et se rougissent encore le nez, ce sera en suçant de la glace.

L'adoption de cette mesure à la Chambre des Députés y éviterait bien des intempérences... de langage; mais il passera de « l'eau » sous le pont de la Concorde, avant que les collègues survivants de feu l'évêque Freppel étanchent exclusivement avec ce liquide incolore, inodore et insipide, leur soif... de scandales!

O. HÉLÉGONE.

Grand-Théâtre

La Statue

Opéra-féerie en 4 actes et 7 tableaux, poème de M. Carré et J. Barbier, musique de Reyer

« La Statue », le 6^{me} ouvrage nouveau que M. Vizentini vient de faire représenter sur notre scène lyrique, est un des premiers opéras de Reyer et date de 1861.

Sans y trouver la puissance d'inspiration et la merveilleuse orchestration que l'on rencontre dans *Sigurd*, *La Statue* a une incontestable valeur lyrique. Si certaines formules nous paraissent un peu vieilles aujourd'hui, la majeure partie de l'ouvrage a dû paraître cependant bien audacieuse il y a 35 ans. On pressent déjà en l'entendant, *Sigurd* que Reyer devait nous donner quelques années plus tard et qui a définitivement consacré son ardeur, un des maîtres de la musique contemporaine.

Le public a fait à la *La Statue* un accueil des plus sympathiques qui ne fera que s'affirmer aux représentations suivantes.

Le chœur des fumeurs d'opium, la ballade d'Amgyad, le duo-bouffe de Kaloum-Barouck, l'acte de la Tente et le ballet des Djinus ont été les pages les plus goûtées de la partition.

Mlle Martini (Margyane), a rendu inté-

ressant, par son interprétation artistique, un rôle qui ne l'est guère.

M. Vergnet a dit avec autorité les récits de Selim, et M. Beyle a chanté avec son talent habituel la ballade d'Amgyad, que le public voulait lui redemander. Il s'est également révélé fin comique et a rivalisé de verve et d'entrain avec Chalmin, excellent comme toujours dans le rôle de Kaloum-Barouck.

M. Larbaudière joue et chante avec intelligence le rôle de Mouck.

Rien d'intéressant comme le ballet, luxueusement habillé par la direction et réglé par d'Alexandri avec sa verve et son originalité habituelles. Cette nouvelle et remarquable création fait honneur à ce maître de la chorégraphie qui a su faire aimer ici son art, car jamais il ne nous a été donné de voir un bataillon aussi nombreux de gracieuses ballélines évoluant avec un ensemble parfait et une discipline rare.

C'est en conscience que nos artistes de l'orchestre se sont acquittés de leur tâche. Compliments pour leur chef Luigini et pour eux tous.

La maison Lambert s'est surpassée; ses costumes sont tout simplement merveilleux de bon goût.

Cette foisencore la direction a dépensé, sans compter pour mettre au point d'une façon irréprochable « La Statue ». Dans les moindres détails des costumes ou de la décoration, on découvre des richesses; du reste, inutile d'insister, puisqu'il est désormais consacré que la direction Vizentini a toujours fait beau et grand.

TITI.

SPECTACLES DE LYON

Cirque Rancy

Tous les jeudis et dimanches, deux représentations, à trois heures et à huit heures et demie. A ces deux séances paraît le géant Wilkins.

Une nouvelle et curieuse expérience s'est faite avec la bottine de ce phénomène. Après avoir réuni tous les objets contenus dans une cantine d'officier, on s'est mis en devoir de les ranger dans la chaussure du géant; la chose a parfaitement réussi.

Le géant Wilkins devait paraître pour la dernière fois, mais en présence de son succès, M. Alp. Rancy a pu obtenir de lui qu'il restât quelques jours encore. C'est lundi que Wilkins paraîtra pour la dernière fois.

Grand Cirque de Paris

Jeudi et dimanche deux grandes représentations, à trois heures et à huit heures et demie. Programme très varié, très attrayant.

La double haute école exécutée par Mme Travert, directrice, et Mlle Fanny Lehmann s'exécute au milieu des ovations d'un public enthousiasmé.

Des écuyères élégantes, des clowns amusants des Augustes désopilants nous font passer une agréable soirée, terminée par *Don Pirelon*, pantomime burlesque des plus comiques.

père me firent prêter l'oreille avec la dernière attention. Il parla de perfidie et de service intéressé rendu par M. de B...

Je demeurai interdit en lui entendant prononcé ce nom, et je le priai humblement de s'expliquer davantage.

Il se tourna vers mon frère pour lui demander s'il ne m'avait pas raconté l'histoire.

Mon frère lui répondit que je lui avais paru si tranquille sur la route, qu'il n'avait pas cru que j'eusse besoin de ce remède pour me guérir de ma folie.

Je remarquai que mon père balançait s'il achèverait de s'expliquer. Je l'en suppliai si instamment, qu'il me satisfît, ou plutôt qu'il m'assassinât cruellement par le plus horrible de tous les récits.

Il me demanda d'abord si j'avais toujours eu la simplicité de croire que je fusse aimé de ma maîtresse. Je lui dis hardiment que j'en étais si sûr, que rien ne pouvait m'en donner défiance. « Ha, ha, ha, s'écria-t-il en riant de toute sa force, cela est excellent. Tu es une jolie dupe, et j'aime à te voir dans ces sentiments-là. C'est grand dommage, mon pauvre chevalier, de te faire entrer dans l'ordre de Malte, puisque tu as tant de disposition à faire un mari patient et commode. »

Il ajouta mille railleries de cette force, sur ce qu'il appelait ma sottise et ma crédulité.

Enfin, comme je demeurais dans le silence, il continua de me dire que, suivant le calcul qu'il pouvait faire du temps de-

Mon frère avait à Saint-Denis une chaise à deux dans laquelle nous partimes de grand matin, et nous arrivâmes chez nous le lendemain soir. Il vit mon père avec moi, pour le prévenir en ma faveur, en lui apprenant avec quelle douceur je m'étais laissé conduire; de sorte que j'en fus reçu moins durement que je m'y étais attendu. Il se contenta de me faire quelques reproches généraux sur la faute que j'avais commise en m'absentant sans permission. Pour ce qui regardait ma maîtresse, il me dit que j'avais bien mérité ce qui venait de m'arriver, en me livrant à une inconnue: qu'il avait eu meilleure opinion de ma prudence, mais qu'il espérait que cette petite aventure me rendrait plus sage.

Je ne pris ce discours que dans le sens qu'il s'accordait avec mes idées.

Je remerciai mon père de la bonté qu'il avait de me pardonner, et je lui promis de prendre une conduite plus soumise et plus réglée.

Je triomphais au fond du cœur; car de la manière dont les choses s'arrangeaient, je ne doutais point que je n'eusse la liberté de me dérober de la maison même avant la fin de la nuit.

On se mit à table pour souper; on me railla sur ma conquête d'Amiens et sur ma fuite avec cette fidèle maîtresse. Je reçus les coups de bonne grâce. J'étais même charmé qu'il me fût permis de m'entretenir de ce qui m'occupait continuellement l'esprit.

Mais quelques mots lâchés par mon

puis mon départ d'Amiens, Manon m'avait aimé environ douze jours: « car, ajouta-t-il, je sais que tu partis d'Amiens le 28 de l'autre mois; nous sommes au 29 du présent: il y en a onze que M. de B... m'a écrit; je suppose qu'il lui en ait fallu huit pour lier une parfaite connaissance avec ta maîtresse: ainsi, qui ôte onze et huit de trente et un jours qu'il y a depuis le 28 d'un mois jusqu'au 29 de l'autre, reste douze, un peu plus ou moins. » Là-dessus, les éclats de rire commencèrent.

J'écoutais tout avec un saisissement de cœur auquel j'appréhendais de ne pouvoir résister jusqu'à la fin de cette triste comédie.

« Tu sauras donc, reprit mon père, puisque tu l'ignas, que M. de B... a gagné le cœur de ta princesse; car il se moque de moi, de prétendre me persuader que c'est par un zèle désintéressé pour mon service qu'il a voulu te l'enlever.

« C'est bien un homme tel que lui, de qui d'ailleurs je ne sais pas connu, qu'il faut attendre des sentiments si nobles. Il a su d'elle que tu es mon fils; et, pour se délivrer de tes importunités, il m'a écrit le lieu de ta demeure et le désordre où tu vivais, en me faisant entendre qu'il me fallait main-forte pour s'assurer de toi.

(A suivre)

Eldorado

La scène des valeurs de la Bourse avec les Russes et les Françaises qui sont accueillies tous les soirs avec enthousiasme par la foule, l'armée coloniale avec son effet d'ombrelles si original, sont des clous si merveilleux qu'ils justifient à eux seuls le succès colossal de *Chaud!* On se prépare déjà à fêter le cinquantième de la joyeuse revue de MM. Raoul Cinoh et F. Verdellet.

Casino

Début sensationnel, ainsi s'exprime le programme du jour, en annonçant la première soirée des trois Apollons. Jamais qualificatif ne fut mieux employé; aux Popestus, les champignons européens des trois recks; il fallait pour accueillir la succession, des champions de l'alhltétisme moderne. M. Guillet les a trouvés avec les trois Apollons les hommes les plus forts du monde: il n'y aura

pas une simple exhibition de mollets et de biceps, mais une présentation artistique. Le programme du concert ne le cède en rien à ces chefs de file: l'humouristique et original Lejal, Delaurienne, Duchamp, les Witeley, etc. Les *Marguerites* et les *Mines d'or*.

Scala-Bouffes

Le succès de *Mam'zelle Culot* va s'accroissant grâce à une interprétation hors ligne. La partie du concert n'est pas

moins soignée avec M. Philo, l'intéressant artiste dans ses scènes humoristiques; Mlle Boisselot, les Dymat, Dufort, Carmen Gilbert, le trio Marcel, les Villarmé, duettistes; les Yulians, gymnastes chics, les clowns Auguste et Williams.

L'Imprimeur-Gérant: J^e BLANC.

Imp. des Facultés, 20, rue Cavenne. — Lyon

CONSEIL MUNICIPAL

Compte-Rendu Cinématographique

Séance du 13 Février 1896

La séance est ouverte à 8 h. 1/2, sous la présidence de M. le Maire.

Qui semble avoir complètement oublié sa promesse solennelle — à la fin de la précédente séance — d'apporter comme « plat du jour » à celle-ci: un rapport détaillé, avec pièces à l'appui, sur les comptes du Conseil supérieur de l'Exposition de 1894.

Il paraît qu'il n'a pas encore eu le temps de le cuisiner; car nos conseillers — sœurs Anez — ne voient toujours rien venir.

Je l'aurais parié; mais je n'ai pu trouver personne qui ait voulu risquer le moindre enjeu sur la promesse de Lord-Maire. Il est tellement connu, qu'après avoir changé de rue, il va même changer d'arrondissement aux prochaines élections; mais gare à la prophétie poétique; *Tel brillait au « second » qui s'éclipse au « premier »!* En attendant la réalisation de ce pronostic, la question de l'hôtel des Invalides du Travail, revient sur le tapis. M. le Maire nous présente un rapport sur cette construction de Pénélope, qui se démolit au fur et à mesure qu'on l'édifie. Ce qui n'empêche Gailleton-Mentor (est-ce bien ainsi qu'il conviendrait d'orthographier, en l'espèce, le nom de ce personnage mythologique?) de conclure que l'hospice est prêt à recevoir les hospitalisés!..

Ceux qui en douteraient n'ont qu'à se reporter au dessin — saisisant de réalité comme une épreuve photographique — spirituellement crayonné à la première page de notre précédent numéro, par notre sympathique et verveux caricaturiste; ils seront absolument fixés. C'est tout-à-fait ça; et cette véridique feuille de *Vigne* me dispense — comme dans l'opérette Offenbachique —

De vous en dire plus long

sur le compte de ce Maire

Barbu qui s'avance,

Bu qui s'avance...

aussi inconsidérément; car, après cette déclaration extraite de son rapport du 5 Février, sur le fonctionnement de l'Asile des Invalides du Travail;

« Nous ne parlerons pas de la construction de l'asile, ni des circonstances diverses qui en ont retardé l'achèvement; nous voulons seulement, dans ce mémoire, aujourd'hui que les bâtiments sont achevés et peuvent être affectés à leur usage, étudier la question de principe et discuter ce point, de savoir s'il est plus utile aux malheureux de conserver l'établissement de Saint-Just aux Invalides du Travail, ou de l'approprier à une autre destination, en employant les sommes nécessaires à son fonctionnement pour soulager des infortunes plus nombreuses. »

— On demandait encore, à la dernière séance, un modeste crédit de 200,000 francs pour la réfection de cet *Hôtel Invalide!*

Et nous relevons aujourd'hui — dans le rapport déposé — les stupéfiantes constatations suivantes:

En date du 17 février 1895, M. Moncorger a prévenu la mairie que le chauffoir du bâtiment I, par suite de pourriture, avait cédé sous son propre poids.

Au mois de mars 1895, nouvel avis que le chauffoir du bâtiment K s'était également effondré.

Dans le bâtiment central destiné à l'administration, il a été constaté une disjonction au point d'intersection de deux cloisons en briques du salon du Directeur.

Dans une chambre, à côté du salon précité, un lâti et la battue de la traverse d'imposte d'une croisée mal fermée ont été brisés.

Dans les bâtiments G et K, sur le mur de refend séparant de l'est à l'ouest le dortoir de la cuisine et de la chambre du surveil-

lant, on remarque deux légères lézardes verticales provenant d'un travail fait après coup

Les experts après avoir rejeté sur M. Moncorger la réfection de ces travaux, ajoutent:

1^o Qu'un nivellement et un drainage autour du bâtiment leur paraissent indispensables;

2^o Qu'un crédit d'entretien est nécessaire pour faire face aux dégâts dont souffrent réellement et fatalement ces bâtiments dans l'état d'abandon où ils se trouvent.

Comme on le voit par ce riant aperçu, cet hôtel légendaire est réellement *achevé* — comme l'affirmait M. le Maire — mais dans l'acceptation qu'on donne au mot « achever » quand il signifie « porter le dernier coup, consommer la ruine, ou la mort ».

Nous laissons aux lecteurs le soin « d'achever » de conclure et de condamner cette lamentable incurie.

Par une heureuse diversion, nous abordons

La question du Grand-Théâtre

M. Vizentini sollicite une augmentation de subvention pour lui permettre de continuer son exploitation pendant un sixième mois.

Et certes, si jamais demande fût justifiée, c'est certainement celle de notre distingué *impresario*, qui — dans les circonstances les plus défavorables pour lui — a réalisé, en quelques mois, ce véritable miracle de relever notre Grand-Théâtre de sa déchéance et de le replacer au tout premier rang, au niveau même des scènes lyriques les plus renommées et les plus richement dotées.

Tout cela sans bruit, sans réclame tapageuse, sans vaine jactance; d'un effort constant, énergique et soutenu, dont chacun a dû applaudir les magnifiques résultats artistiques, sans pouvoir se rendre compte de la somme de labeur et de fiévreuse activité, de généreuse initiative et d'intelligents sacrifices, dépensés — *sinon* sans compter — du moins sans jamais lésiner, par l'habile Directeur que nous avons eu la bonne fortune de rencontrer, en quelque sorte *in extremis*, pour sauver notre Académie lyonnaise de Musique d'une irrémédiable décadence.

M. Vizentini énonce, avec chiffres à l'appui, les difficultés financières dans lesquelles il se débat, et qui seraient imputables à la brièveté de la saison théâtrale. Ces difficultés se seraient accrues cette année, de la précipitation avec laquelle il a dû constituer sa troupe et des frais qui lui ont incombé de ce chef.

Point n'est besoin d'être un grand clerc en matière d'administration théâtrale, pour reconnaître le bien-fondé d'arguments aussi patents que loyalement exposés; et l'on ne peut guère, de bonne foi, que s'étonner et admirer que M. Vizentini ait pu recruter — dans des conditions qui firent reculer tous ses concurrents — une troupe aussi remarquable et aussi homogène que celle que nous applaudissons, depuis le commencement de la saison théâtrale dans le répertoire varié — et fréquemment inédit — qui défile sur notre première scène, à la satisfaction générale d'un public réputé cependant pour sa sévérité, mais trop foncièrement juste pour ne pas acclamer comme ils le méritent des artistes de la valeur de ceux que nous avons la bonne fortune de posséder et qui comptent à leur actif autant de succès et de triomphes que de créations et de « reprises » des principaux ouvrages des maîtres de la musique contemporaine.

Le mérite essentiel n'en revient-il pas au général qui les entraîne à la victoire, à la haute conscience artistique, à la puissante impulsion du *Deus ex machina* qui a l'œil à tout, prévoit tout, veille aux moindres détails, coordonne et dirige avec une maîtrise impeccable les excellents éléments, le personnel hors ligne dont il a su s'entourer et dont il sait obtenir le maximum de talent, de zèle et de dévouement.

M. Vizentini estime qu'un sixième mois d'exploitation lui est indispensable pour lui permettre de traiter dans de bonnes conditions avec les artistes, masses et em-

ployés du théâtre, qui se montrent d'autant plus exigeants que la saison est plus courte. Avec la perspective d'un sixième mois, M. Vizentini pourrait se mouvoir avec plus de facilité, réparer sur une plus longue période ses frais généraux et donner satisfaction à toute une catégorie du personnel sédentaire du Théâtre, c'est-à-dire l'orchestre.

Personnel d'autant plus intéressant qu'il contribue pour une large part à l'éclat et au relief artistique des belles œuvres qu'il interprète avec une incomparable virtuosité et une autorité magistrale bien dignes des talentueux professeurs de notre Conservatoire et de leur chef éminent.

Sans compter qu'avec un Directeur d'une activité aussi dévorante que M. Vizentini — dont la rare compétence musicale et le profond sentiment artistique exigent, à bon droit, des exécutions irréprochables — cette perfection, ce fini dans le « rendu » des moindres nuances de partitions ardues et multiples — ne peuvent être obtenus qu'au prix d'un travail acharné et d'études, de répétitions extrêmement « poussées » et laborieuses.

Enfin M. Vizentini, fait remarquer que la subvention supplémentaire serait compensée en partie par le produit de la location du Théâtre des Célestins, qui est aujourd'hui de 25,000 francs. La question du sixième mois a déjà été agitée au Conseil, elle a été réservée le 20 août 1895. M. Vizentini déclare que si sa demande est repoussée, il se verra dans l'impossibilité de continuer son mandat.

Ce qui serait une perte irréparable pour l'art, dont il a si brillamment relevé le prestige et galvanisé la torpeur, que nous semblons assister — sous son influence — à une véritable renaissance théâtrale en notre ville.

Grâce à son habile et savant éclectisme — soumettant au public avec une égale conscience et un souci esthétique constamment éveillé, les productions capitales des diverses écoles qui se disputent son attention et sa faveur — grâce à son esprit novateur largement ouvert aux formules nouvelles, sans exclusivisme ni dédain pour les chefs-d'œuvres du « vieux répertoire mélodique » qui a gardé sa clientèle et ses partisans irréductibles — grâce à une entente exceptionnelle des ressources de la mise en scène et des mouvements de la figuration les plus propres à faire valoir, en les encadrant, toutes les beautés et jusqu'aux moindres intentions traduites par les pages inspirées des maîtres français et étrangers, anciens et modernes, qu'il sait nous présenter en de savoureux contrastes, en d'attractives antithèses — il a ramené la foule au Grand-Théâtre et entraîné les suffrages des plus blasés et des plus difficiles, en offrant, en quelques mois, aux Lyonnais, plus d'œuvres nouvelles, admirablement « montées et mises au point » que nous n'en avions pu obtenir péniblement des précédentes directions pendant de longues et stériles années.

Pour tout dire, en deux mots, la direction de M. Vizentini — en arrachant notre première scène aux ornières de la routine — aura été pour l'art lyrique à Lyon, à la fois une résurrection et une révélation.

M. le Maire déclare que M. Vizentini a fait des efforts personnels et des sacrifices sérieux pour relever l'éclat de notre première scène lyrique.

M. le Maire demande de se montrer favorable à cette réclamation. Le conseil municipal la renvoie à la commission des finances.

Quinze peut moins faire que de l'approuver unanimement et de voter d'enthousiasme la subvention supplémentaire, si vaillamment conquise et si bien méritée par notre sympathique *impresario*. Lui refuser les moyens de poursuivre, pendant le sixième mois, une campagne aussi admirablement conduite et qui ne laisse aucune prise à la plus légère critique, serait un véritable déni de justice et soulèverait les énergiques protestations de tous ceux qui ont à cœur — et ils sont légion à Lyon — de maintenir notre scène lyrique au niveau supérieur qu'elle occupe.

Nous espérons donc fermement que nos édiles sauront apprécier et reconnaître, comme

il convient, les inestimables services et les fécondes initiatives de la direction Vizentini, en lui permettant de récolter enfin ce qu'elle a si généreusement semé.

Les fêtes de Belfort

M. Robin donne connaissance d'une lettre adressée à M. le Maire de Lyon par M. Schneider, maire de Belfort, par laquelle de dernier invite M. le Maire de Lyon et une délégation du Conseil à assister aux fêtes de l'anniversaire de la levée du siège de Belfort.

Auquel nos braves *moblots* prirent une si glorieuse part.

Après avoir été à la peine, il est juste que notre vieux *lion* — frère d'armes de celui sculpté par Bartholdi sur le roc de la citadelle invaincue — soit aussi à l'honneur.

Ces fêtes seront d'ailleurs, la réponse la plus digne et la plus significative à l'orgie d'anniversaires de l'Année terrible que les « choucroutivores » allemands viennent de célébrer avec tant de fracas.

Le rapport sur cette lettre est également renvoyé à la commission.

Construction d'un lycée de jeunes filles

M. Vignet donne lecture d'un rapport sur l'acquisition par la ville de la masse n^o 44 des hospices, située à l'angle de l'avenue de Saxe et de la place Saint-Pothin, pour la construction d'un lycée de jeunes fille

Le prix d'achat des 4.152 mètres carrés de terrain, représentant la superficie de cette masse, fixé à la somme de 770.000 francs, serait réglé aux hospices civils de Lyon en trente annuités de 41.865 francs chacune.

L'entrée en jouissance par la ville aurait lieu le 1^{er} juillet 1899.

Le conseil approuve les conclusions de ce rapport et autorise l'administration municipale à poursuivre, d'accord avec le ministre de l'intérieur, un programme de concours à ouvrir en vue de la construction de ce lycée.

Espérons qu'il aura plus de chance que l'Hôtel des Invalides du Travail — auquel on ne « travaille » plus, mais qui demeure plus « invalide » que jamais.

Pourvu encore qu'on n'aille pas choisir comme modèle la sombre « bastille » qui sert de *bahut* à nos lycéens — lesquels y soupirent après un nouveau 14 juillet 1789!

Enfin M. Affre demande au Conseil l'achat de l'immeuble Rainery, situé place Grolier, à l'angle des rues Sainte-Hélène et de Fleurieu pour agrandir la place Grolier, en prévision de la construction du pont des Facultés. Cette acquisition se fera moyennant le prix de 192.000 francs, soit 300 francs le mètre carré.

C'est cher, pour une simple réclame électorale, que les élus du 2^e arrondissement s'empressent de laisser retomber dans l'eau, après les élections de mai... si toutefois les électeurs « coupent encore dans ce pont ».

M. Affre apprend au conseil qu'un testament vient de faire la ville légataire de la parcelle de terrain de la rue de la Charité sur laquelle s'élève une terrasse, à l'angle de la rue de Fleurieu.

Le Conseil ne connaissait pas ce legs.

Boum! voyez « terrasse »! Il y a tant de choses qu'il ignore ce pauvre Conseil!

MM. Grossetête et Bessières protestent contre cette acquisition.

La discussion s'échauffe; chacun tire la couverture du côté de son arrondissement; la mêlée devient générale, le *chabanais* étourdissant; mais les belligérants n'étant plus en nombre.

la question est renvoyée à la prochaine séance, celle-ci est levée à 10 heures 1/2.

Et le combat finit faute de combattants!

U. MAURICE TIC.

ÉLÉGANTS !

Voulez-vous être bien habillés et à bon marché? Allez

AU TAILLEUR PAUVRE

car il est le seul pouvant vous donner pour

29 fr. 50

un *Superbe Habillemeut complet* (sur mesures) en drap et nuances derniers genres.

C'est 66, Cours de la Liberté, et 17, rue Basse-du-Port-au-Bois.

Deux Médailles d'Or: Bruxelles 1893, Paris 1894

LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES OBTENUES
Diplôme d'honneur. Médailles d'or, vermeil, argent, etc., etc.

QUINA BRUNO

DÉPÔT TOUTES BONNES PHARMACIES
Envoi franco le litre 3,50 - par 12 litres 30 fr.
Bruno-Tavernier, ph. 36, quai Fulchiron, Lyon

LYON-THEATRE

Musical, Littéraire, Illustré

Le plus complet. Le mieux informé

DIX CENTIMES

GRANDE PHARMACIE

DU



SERPENT

LYON. — 32, Rue Lanterne, 32. — LYON

NOUVEAUX RABAIS

Médicaments frais } } Détail au prix

PRIX-FIXE } } DU GROS

LE GRAND DÉBIT FAIT LA FORCE